

Science-fiction

Isaac
Asimov
L'aube de
Fondation

POCKET



Isaac Asimov

CYCLE FONDATION

L'AUBE DE FONDATION

(Forward the Foundation - 1993)

Traduction de Jean Bonnefoy.



[Rev.2, **/12/1

À tous mes fidèles lecteurs

~~DEMERZEL, ETO [...] Alors qu'il ne fait aucun doute que c'est Eto Demerzel qui gouverne~~
réellement durant la plus grande partie du règne de l'Empereur Cléon I^{er}, les historiens restent divisés
quant à la nature de ce pouvoir. Selon l'interprétation classique, il ne fut jamais qu'un de ces
opresseurs brutaux et sans pitié dont le dernier siècle d'unité de l'Empire Galactique connut une
longue lignée, mais une opinion révisionniste affirme que, s'il gouverna en despote, ce fut en despote
bienveillant. À l'appui de cette thèse, on fait grand cas de ses relations avec Hari Seldon, même si
ce fait reste à jamais incertain, en particulier durant le curieux épisode de Laskin Joranum, dont
la fulgurante ascension...

Encyclopædia Galactica

« Je vous le répète, Hari, votre ami Demerzel a de gros ennuis. »

Yugo Amaryl souligna imperceptiblement le mot « ami », avec une expression de dégoût non dissimulée.

Hari Seldon détecta cette pointe d'amertume et l'ignora. Il quitta des yeux son triordinateur et répondit :

« Et moi, je te répète, Yugo, que c'est absurde. » Puis, avec une trace d'ennui, il ajouta : « Pourquoi me fais-tu perdre mon temps en insistant de la sorte ? »

— Parce que j'estime que c'est important. »

Amaryl s'assit. Ce geste de défi signifiait qu'il n'était pas prêt à se laisser chasser. Il était là et entendait bien y rester.

Huit années plus tôt, il travaillait encore aux puits thermiques dans le secteur de Dahl – le poste le plus bas de l'échelle sociale.

Seldon l'en avait sorti pour faire de lui un mathématicien et un intellectuel – mieux, même, un psychohistorien.

Pas une seule minute, il n'oubliait ce qu'il avait été, qui il était désormais et à qui il devait ce changement. Cela signifiait que s'il devait parler rudement à Hari Seldon – pour son propre bien – ce ne seraient pas des considérations de respect et d'amour, ni même d'égards pour sa carrière personnelle, qui l'arrêteraient. Cette fermeté, comme tant d'autres choses, il la devait à Hari Seldon.

« Écoutez, Hari, dit-il, tranchant l'air de sa main gauche, pour une raison qui me dépasse, vous tenez Demerzel en haute estime, ce qui n'est pas mon cas. Et, vous excepté, aucun homme d'avoir un respectable n'a une bonne opinion de lui. Peu m'importe son sort personnel, Hari, mais tant qu'il m'en semblera que cela vous importe à vous, je n'aurai de cesse de porter ce fait à votre attention. »

Seldon sourit, tant de la franchise de son interlocuteur que de sa vaine inquiétude. Il aimait bien Yugo Amaryl, et même plus encore. Yugo était l'un de ces quatre individus qu'il avait connus lors de

cette brève période de son existence où il était en fuite à la surface de la planète Trantor^[2] – E. Demerzel, Dors Venabili, Yugo Amaryl et Raych –, quatre individus, à ses yeux, irremplaçables.

Chacun à sa manière, ces quatre-là lui étaient indispensables – Yugo Amaryl, pour sa vivacité à saisir les principes de la psychohistoire et sa capacité à imaginer de nouvelles voies. Il était réconfortant pour Seldon de savoir que s'il lui arrivait quelque chose avant d'avoir achevé de formaliser les mathématiques de ce domaine – et comme les progrès étaient lents, comme les obstacles étaient ardues ! –, il resterait au moins un esprit éclairé pour poursuivre la tâche.

Il reprit :

« Je suis désolé, Yugo. Je ne voulais pas avoir l'air impatient ou rejeter sans examen ce que tu brûles tant de me faire comprendre. C'est simplement à cause de mon travail ; cette tâche de chef de département... »

Ce fut au tour d'Amaryl de sourire en retenant sa bonne humeur.

« Je suis désolé, Hari, et je ne devrais pas rire, mais vous n'avez aucune aptitude naturelle pour ce poste.

— À qui le dis-tu ! Il faudra pourtant bien que j'apprenne. Je dois donner l'impression de m'être livré à quelque tâche anodine, et rien, je dis bien rien, n'est plus anodin qu'un poste de chef de Département de Mathématiques de l'Université de Streeling. Je peux consacrer ma journée entière à des tâches sans importance, de sorte que personne n'aura l'idée de s'interroger, ou de nous interroger sur le déroulement de nos recherches en psychohistoire mais le problème, vois-tu, c'est que

consacre effectivement mes journées à des tâches sans importance, et que je n'ai plus le temps de...

~~Ses yeux balayèrent le bureau ; il pensa à la masse d'informations secrètes stockée dans les mémoires des ordinateurs dont seuls Amaryl et lui avaient la clé : l'ensemble des données avait été soigneusement rédigé selon un nouveau code symbolique inaccessible au commun des mortels.~~

« Une fois que vous aurez mieux assimilé vos devoirs, reprit Amaryl, vous pourrez commencer à les déléguer et vous aurez plus de temps.

— Je l'espère. » Seldon était dubitatif. « Mais au fait, que voulais-tu me dire de si important dans ce propos d'Eto Demerzel ?

— Simplement qu'Eto Demerzel, Premier ministre de notre grand Empereur, fomente activement une insurrection. » Seldon fronça les sourcils. « Pourquoi voudrait-il faire une chose pareille ?

— Je n'ai pas dit qu'il le voulait. C'est ce qu'il fait, c'est tout – qu'il en soit ou non conscient – avec l'aide notoire de certains de ses propres ennemis politiques. Personnellement, je n'y vois pas grand d'inconvénient, comprenez-moi bien. Je pense même que, dans l'idéal, ce serait une bonne chose de chasser du Palais, loin de Trantor... et même hors des frontières de l'Empire. Mais vous le tenez en haute estime, je l'ai dit, donc je vous mets en garde, car je vous soupçonne de n'avoir pas suivi de près les récents événements politiques avec toute l'attention qu'ils méritent.

— Il y a bien plus important à faire, objecta doucement Seldon.

— De la psychohistoire, par exemple. Je suis d'accord. Mais comment développer la psychohistoire avec le moindre espoir de succès si nous restons ignorants de la politique ? Je parle de la politique contemporaine. C'est aujourd'hui même que le présent se transforme en avenir. Nous ne pouvons nous contenter d'étudier le passé. C'est à l'épreuve du présent et du futur proche que nous devons confronter nos résultats.

— Il me semble avoir déjà entendu cet argument.

— Et vous l'entendrez encore, bien que j'aie l'impression de m'échiner en vain à vous l'expliquer. »

Seldon soupira, se cala dans son fauteuil, considéra Amaryl avec un sourire. Le jeune homme savait se montrer mordant mais il prenait la psychohistoire au sérieux – et cela compensait amplement.

Amaryl avait gardé la marque de ses jeunes années de puisatier : il avait les épaules carrées et la musculature des hommes formés aux travaux pénibles. Il n'avait pas laissé son corps s'amollir, c'était un bon point car il poussait Seldon à résister à l'envie de passer tout son temps à son bureau. Sans posséder la force physique d'Amaryl, il entretenait ses talents d'Esquiveur. Certes, il venait de dépasser la quarantaine et ne pourrait les entretenir indéfiniment, mais pour l'heure, il continuait. Grâce à ses exercices quotidiens, il avait gardé la taille fine, les bras et les jambes fermes.

— Ton inquiétude pour Demerzel ne vient pas seulement de ce qu'il est de mes amis. Tu dois bien avoir quelque autre raison.

— Il n'y a aucun mystère. Tant que vous resterez l'ami de Demerzel, votre position à l'Université sera sûre et vous pourrez poursuivre vos recherches psychohistoriques.

— Nous y voilà. J'ai donc une bonne raison de ne pas me brouiller avec lui. Cela ne dépasse pas ton entendement.

— Vous avez certes intérêt à le ménager. Je veux bien l'admettre. Mais quant à l'amitié... là, je n'en sais plus. En revanche, si Demerzel perd le pouvoir, en dehors de l'effet éventuel sur votre position universitaire, Cléon se retrouverait seul dès lors à diriger l'Empire, ce qui ne ferait qu'accélérer son déclin. L'anarchie pourrait nous submerger avant que nous ayons déterminé toutes les implications de la psychohistoire et permis à cette science de sauver l'humanité.

— Je vois. Mais tu sais, honnêtement, je ne crois pas que nous aurons mis au point la psychohistoire à temps pour éviter la Chute de l'Empire.

— Même si nous n'avons pas les moyens de l'empêcher, nous pourrions en amortir les effets non ?

— Peut-être.

— Eh bien, voilà. Plus longtemps nous travaillerons en paix, plus nous aurons de chance de prévenir la Chute ou, du moins, d'en atténuer les effets. Dans cette optique, il peut se révéler nécessaire de sauver Demerzel, quelle que soit notre (ou mon) opinion sur le bonhomme.

— Tu viens pourtant de dire que tu aimerais le voir chassé du Palais, loin de Trantor, hors des frontières de l'Empire, même.

— Certes. Dans l'idéal, ai-je précisé. Mais nous ne vivons pas dans des conditions idéales et nous avons besoin de notre Premier ministre, même s'il est un instrument de répression et de despotisme.

— Je vois. Selon toi, l'Empire serait si proche de la dissolution que la chute du Premier ministre précipiterait. Qu'est-ce qui te permet d'avancer cela ?

— La psychohistoire.

— Nous n'avons même pas encore mis son cadre en place. Quelles prédictions peux-tu faire ?

— Il y a l'intuition, Hari.

— L'intuition a toujours existé. Nous voulons mieux, n'est-ce pas ? Nous voulons un traitement mathématique qui nous donne les probabilités de développements futurs spécifiques dans telle ou telle condition. Si l'intuition suffit à nous guider, alors nous n'avons plus du tout besoin de psychohistoire.

— La question n'est pas de choisir entre l'une et l'autre, Hari. C'est leur combinaison qui peut révéler plus efficace que l'une ou l'autre – en attendant que la psychohistoire se perfectionne.

— Si elle se perfectionne, observa Seldon. Mais dis-moi, d'où vient ce danger qui guette Demerzel ? Qu'est-ce qui est susceptible de lui nuire ou de le renverser ? Car c'est bien de son renversement que nous parlons ?

— Oui, confirma Amaryl, la mine devenue sinistre.

— Alors, dis-moi tout. Aie pitié de mon ignorance.

Amaryl rougit.

— Vous êtes condescendant, Hari. Vous avez bien sûr entendu parler de Jo-Jo Joranum.

— Certainement. C'est un démagogue. D'où vient-il, déjà ? De Nishaya, c'est ça ? Une toute petite planète d'éleveurs de chèvres, je crois. Excellents fromages.

— C'est cela. Ce n'est pas un simple démagogue, toutefois. Il a de nombreux partisans et sa force s'accroît de jour en jour. Son objectif, à l'entendre, est la justice sociale et le renforcement de la conscience politique du peuple.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu. Son slogan est : « Le gouvernement appartient au peuple. »

— Pas tout à fait, Hari. Il dit : « Le gouvernement, c'est le peuple. »

Seldon acquiesça :

— Eh bien, je t'avoue que c'est une idée que je partage volontiers.

— Et moi donc ! Je serais même entièrement d'accord si Joranum était sincère. Mais il ne l'est pas. Ce n'est pour lui qu'un tremplin. C'est un moyen, pas une fin. Il veut se débarrasser de Demerzel. Après cela, il aura les coudées franches pour manipuler Cléon. Ensuite, Joranum prendra lui-même le trône et le peuple, ce sera lui. Vous m'avez dit vous-même qu'il s'est produit de nombreux épisodes de cette sorte dans l'histoire de l'Empire. Or de nos jours, l'Empire est plus faible et moins stable qu'il y a jadis. Un coup qui, dans les siècles passés, l'aurait tout au plus ébranlé pourrait désormais le briser. L'Empire sombrera dans une guerre civile dont il ne se remettra pas si nous n'avons pas une psychohistoire établie pour nous enseigner ce qu'il convient de faire.

— Oui, je vois ton argument, mais il ne sera sans doute pas aussi aisé de se débarrasser de Demerzel.

— Vous ignorez à quel point grandit le pouvoir de Joranum.

— ~~Peu importe l'accroissement de son pouvoir.~~ » L'ombre d'une pensée parut obscurcir le front de Seldon. « Je me demande quelle idée ont eue ses parents de le baptiser Jo-Jo. Il y a quelque chose de juvénile dans ce prénom.

— Ses parents n'ont rien à voir dans l'affaire. Il s'appelle en fait Laskin, un prénom fort répandu sur Nishaya. Il a choisi lui-même ce surnom de Jo-Jo, sans doute d'après la première syllabe de son nom de famille.

— Plutôt idiot, tu ne trouves pas ?

— Non, pas du tout. Ses partisans le hurlent : Jo... Jo... Jo... Jo... interminablement. Cela a quelque chose d'hypnotique.

— Eh bien », dit Seldon et il fit mine de retrouver son triordinateur afin d'ajuster la simulation pluridimensionnelle qu'il y avait créée, « advienne que pourra. Nous verrons bien.

— Comment pouvez-vous vous montrer aussi désinvolte ? Je vous répète que le danger est imminent.

— Non, pas du tout. » L'œil de Seldon était devenu froid comme l'acier, sa voix s'était soudain durcie. « Tu ne détiens pas l'ensemble des données.

— C'est-à-dire ?

— Nous en discuterons en temps utile, Yugo. Pour l'heure, poursuis ton travail et laisse-moi m'occuper de Demerzel et de l'état de l'Empire. »

Les lèvres d'Amaryl se pincèrent, toutefois l'habitude d'obéir à Seldon était bien ancrée.

« Oui, Hari. »

Bien ancrée, mais pas à l'excès. Parvenu à la porte, il se tourna et dit :

— Vous commettez une erreur, Hari.

Seldon eut un léger sourire.

— Je ne le crois pas, mais j'ai entendu ton avertissement et ne l'oublierai pas. D'ici là, tout va passer bien. »

Et, comme Amaryl sortait, le sourire s'effaça du visage de Seldon. Tout se passerait-il si bien qu'enfin ça ?

S'il n'oubliait pas l'avertissement d'Amaryl, Seldon n'y songeait pas outre mesure. So quarantième anniversaire arriva, accompagné du choc psychologique habituel.

Quarante ans ! Il avait cessé d'être jeune ! La vie ne s'étirait plus devant lui, tel un vaste terrain non cartographie dont l'horizon se perd dans le lointain. Il avait vécu huit années sur Trantor et ce temps était passé bien vite. Huit ans encore et il approcherait la cinquantaine. La vieillesse le guettait.

Et il n'avait même pas encore mis au point les fondations de la psychohistoire ! Yugo Amaryl parlait de ses lois avec emphase et calculait ses équations à partir d'hypothèses hardies, fondées sur l'intuition. Mais comment mettre à l'épreuve de telles hypothèses ? La psychohistoire n'était pas encore une science expérimentale. L'étude complète de la psychohistoire exigerait des expériences engageant la population de planètes entières, sur des siècles entiers, et dans une absence totale de responsabilité éthique.

Cela posait un problème insoluble. De plus, Seldon détestait devoir perdre son temps à des tâches administratives, aussi était-il d'humeur morose en rentrant chez lui à pied.

D'ordinaire, il pouvait toujours compter sur une promenade à travers le campus pour retrouver son moral. Le dôme de l'Université de Streeling était élevé et le campus vous donnait l'impression d'être à l'air libre sans avoir à supporter un temps comme celui qu'il avait enduré lors de sa seule (et unique) visite au Palais impérial. Au milieu des arbres, des allées, des pelouses, il se serait presque cru revenu dans son vieux collège sur Hélicon, sa planète natale.

L'illusion d'un ciel nuageux avait été prévue pour la journée avec des apparitions épisodiques aléatoires de la lumière du soleil (pas le soleil, évidemment, juste la lumière). Et le temps était un rien frisquet.

Il semblait à Seldon que les journées fraîches étaient un peu plus fréquentes qu'auparavant. Pratiquait-on sur Trantor les économies d'énergie ? Était-ce la conséquence d'une inefficacité grandissante ? Ou (et il grimaça mentalement à cette idée) se faisait-il vieux et s'anémiait-il ? Il glissa les mains dans les poches de sa veste, arrondit les épaules.

Ses pieds connaissaient à la perfection l'itinéraire entre ses bureaux et la salle informatique, entre celle-ci et son appartement et retour. En général, il parcourait le trajet la tête ailleurs, mais aujourd'hui, un son pénétra sa conscience. Un son sans signification.

« Jo... Jo... Jo... Jo... »

Le bruit était plutôt sourd et lointain mais il raviva un souvenir : l'avertissement d'Amaryl. Un discours démagogue. Était-il ici, sur le campus ?

Sans qu'il ait pris de décision consciente, ses jambes pivotèrent pour lui faire gravir la pente légère menant à l'esplanade réservée aux exercices de gymnastique, aux activités sportives et aux discours estudiantins.

Au milieu de celle-ci, un groupe d'étudiants assez important s'était rassemblé. Ils psalmodiaient avec enthousiasme. Juché sur une plate-forme, il y avait un individu que Seldon ne reconnut pas, un individu doté d'une voix sonore au rythme incantatoire.

Ce n'était pas ce fameux Joranum, toutefois. Seldon l'avait vu plusieurs fois à l'holovision. Depuis l'avertissement d'Amaryl, il s'y était intéressé de près. Joranum était imposant, et il souriait avec une espèce de camaraderie vicieuse. Il avait d'épais cheveux blond filasse et les yeux bleu ciel.

Cet orateur était petit, mince, la bouche large, brun, et bruyant. Sans prêter attention à ses paroles, Seldon releva tout de même cette bribe de phrase : « ... le pouvoir d'un à la multitude » et le chœur unanime qui y répondit.

« Parfait, songea Seldon, mais comment compte-t-il y parvenir, et est-il sérieux, au moins ? »

Il s'approcha du groupe et chercha du regard une tête connue. Il repéra Finangelos, un jeune étudiant en première année de mathématiques. Pas un mauvais garçon, avec ses cheveux bruns bouclés.

« Finangelos ! lança-t-il.

— Professeur Seldon », répondit celui-ci, après l'avoir fixé un moment, comme s'il était incapable de reconnaître Seldon sans un clavier au bout des doigts. Il s'approcha en trotinant. « Vous êtes venu écouter ce type ?

— Je suis surtout venu découvrir l'origine de tout ce tapage. Qui est-ce ?

— Il s'appelle Namarti, Professeur. Il parle au nom de Jo-Jo.

— Ça, j'ai entendu, dit Seldon, remarquant de nouveau les cris qui ponctuaient chaque argument frappant de l'orateur. Mais qui est ce Namarti ? Le nom ne me dit rien. Dans quel département est-il

— Il n'est pas inscrit à l'Université, Professeur. C'est un des hommes de Jo-Jo.

— S'il n'est pas inscrit à l'Université, il n'a pas le droit de s'exprimer ici sans autorisation. Entendez-vous, à votre avis ?

— Je ne saurais dire, Professeur.

— Eh bien, nous allons vérifier. »

Seldon s'apprêtait à fendre le groupe mais Finangelos le prit par la manche.

« Ne prenez aucune initiative, Professeur. Il a ses sbires. »

Six jeunes hommes étaient en effet postés derrière l'orateur, jambes écartées, bras croisés, l'air renfrogné.

« Des sbires ?

— Pour ses basses œuvres, au cas où quelqu'un s'aviserait de faire le malin.

— Alors, il n'est certainement pas inscrit à l'Université et même une autorisation ne couvrirait pas ceux que vous baptisez ses sbires... Finangelos, allez chercher les vigiles de l'Université. Ils devraient même être ici sans qu'on ait à les prévenir.

— Je suppose qu'ils ne veulent pas s'attirer d'ennuis, marmonna Finangelos. Je vous en conjure, Professeur, pas d'initiatives. Si vous voulez que je prévienne les vigiles, je vais le faire, mais vous contentez-vous d'attendre leur arrivée.

— Peut-être que je pourrai remettre de l'ordre dans tout ça avant qu'ils n'arrivent. »

Déjà, il cherchait à se frayer un passage. Ce n'était pas bien difficile. Certains des auditeurs reconnurent, les autres remarquèrent le badge professoral à son épaule. Il parvint à l'estrade, y posa les mains et se hissa avec un léger grognement. Il se dit avec chagrin que, dix ans plus tôt, il aurait franchi ces quatre-vingt-dix centimètres avec une seule main, et sans broncher.

Il se redressa. L'orateur s'était tu et le considérait d'un œil méfiant et froid comme la glace.

Très calme, Seldon demanda :

— Votre autorisation de vous adresser aux étudiants, monsieur ?

— Qui êtes-vous ? lança l'homme d'une voix forte, qui portait loin.

— Je suis membre du corps professoral de cette Université, répondit Seldon sur le même ton. Votre autorisation, monsieur ?

— Je vous dénie le droit de m'interroger sur ce point. »

Les six jeunes, derrière l'orateur, s'étaient imperceptiblement rapprochés.

« Si vous n'en avez pas, je me vois contraint de vous demander de quitter sur-le-champ le domaine universitaire.

— Et si je n'en fais rien ?

— Eh bien, pour commencer, les vigiles de l'Université sont prévenus. » Il se tourna vers la foule. « Étudiants, lança-t-il, le droit de réunion et de libre expression nous est reconnu sur ce campus, mais il peut nous être enlevé si nous laissons des étrangers, sans autorisation, venir faire des... »

Une main s'abattit pesamment sur son épaule et il grimaça. Il pivota pour faire face à l'un des hommes que Finangelos avait qualifiés de sbires.

Avec un fort accent dont Seldon ne put situer aussitôt l'origine, l'homme lui dit :

« Barre-toi d'ici... et vite.

— À quoi bon ? rétorqua Seldon. Les vigiles seront là d'une minute à l'autre.

— Dans ce cas, intervint Namarti avec un sourire de fauve, il y aura une émeute. Ça ne nous fait pas peur.

— Bien sûr que non. Cela vous plairait mais il n'y en aura pas. Vous allez tous vous en aller bien tranquillement. (Il se retourna vers les étudiants et, d'un mouvement, se libéra de la main posée sur son épaule.) Nous y veillerons, n'est-ce pas ? »

Il y eut un cri dans l'assistance :

« C'est le Professeur Seldon ! C'est un type bien ! Ne le tabassez pas ! »

Seldon sentit que l'auditoire était partagé : certains auraient été ravis d'assister à une bagarre avec les vigiles de l'Université, rien que par principe. D'un autre côté, il savait qu'un certain nombre l'appréciaient personnellement et que d'autres enfin, sans le connaître, s'opposeraient à ce que la violence s'exerce contre un membre de la faculté.

Une voix de femme résonna.

« Attention, Professeur ! »

Seldon soupira et considéra les six jeunes costauds en face de lui. Il ignorait s'il serait capable de les affronter, si ses réflexes demeuraient assez vifs, ses muscles assez robustes, même compte tenu de ses prouesses passées à l'Esquive.

Un sbire l'approchait, l'air arrogant. Pas trop vite, ce qui laissa à Seldon le laps de temps qu'exigeait son corps marqué par les ans. Le sbire ouvrit les bras pour engager la confrontation. Seldon lui saisit le droit, pivota et se pencha, le bras levé, avant de se baisser en grognant (pourquoi fallait-il qu'il grogne ?), et l'homme vola dans les airs, propulsé en partie par sa propre inertie. Seldon atterrit avec un bruit sourd à l'autre extrémité de l'estrade, l'épaule droite démise.

Un cri farouche jaillit de l'assemblée devant ce rebondissement totalement inattendu. Aussitôt, l'esprit de corps reprit le dessus.

« Donnez-leur une leçon, Prof ! » s'écria une voix. D'autres reprirent le cri.

Seldon se passa la main dans les cheveux, essayant de ne pas haleter. Du bout du pied, il fit choir le sbire de l'estrade.

« D'autres candidats ? lança-t-il, badin. Ou bien allez-vous partir sans esclandre ? » Il se retourna vers Namarti et ses cinq hommes de main. Comme ils s'étaient arrêtés, indécis, il poursuivit : « Si vous préviens, l'assistance est désormais avec moi. Si vous essayez de me rudoyer, ils vous mettront en pièces. Bien, alors, à qui le tour ? Allons-y. Un à la fois. »

Il avait élevé la voix sur cette dernière phrase tout en leur faisant signe d'approcher, du bout du doigt. Le groupe d'étudiants laissa échapper sa joie.

Namarti campait sur ses positions. Seldon bondit sur lui et lui bloqua le cou d'une clé du bras. Les étudiants avaient maintenant envahi l'estrade, aux cris de : « Un à la fois ! Un à la fois ! » pour venir s'interposer entre les gardes du corps et Seldon.

Seldon accrut sa pression sur la trachée de son adversaire et lui glissa au creux de l'oreille :

« Il y a une technique pour ça, Namarti, et je la connais. J'ai des années de pratique. Au moindre geste, à la moindre tentative pour vous échapper, je vous écrase le larynx et vous ne pourrez plus jamais parler plus haut qu'un murmure. Si vous tenez à votre voix, faites ce que je vous dis. Quand vous aurez lâché, ordonnez à votre bande de brutes de déguerpir. Dites quoi que ce soit d'autre et ce seront les derniers mots que vous prononcerez normalement. Et si jamais vous remettez les pieds sur ce campus, fini les politesses. Je terminerai le boulot. »

Il relâcha momentanément sa pression. Namarti lança, d'une voix rauque :

« Vous tous ! Allez-vous-en. »

Ils battirent rapidement en retraite, emmenant avec eux leur camarade éclopé.

Quand les vigiles de l'Université arrivèrent quelques instants plus tard, Seldon leur dit :

« Désolé, messieurs. Fausse alerte. »

Il quitta l'esplanade et reprit le chemin de son domicile, passablement chagriné. Il avait dévoilé une facette de sa personnalité qu'il aurait préféré garder cachée. Il était Hari Seldon, mathématicien, pas Hari Seldon, Esquiveur sadique.

« En outre, songea-t-il, lugubre, Dors en aura vent. » En fait, mieux valait qu'il lui raconte lui-même l'incident, avant que ne lui parvienne une version déformée de la réalité.

Elle ne serait sûrement pas ravie.

Elle ne l'était pas.

Dors l'attendait à la porte de leur appartement, l'air dégagé, une main sur la hanche, tout à fait semblable à la jeune femme de leur première rencontre, dans cette même Université, huit ans auparavant : mince, sculpturale, des cheveux aux boucles d'or à reflets roux. Elle était très belle aux yeux de Seldon même si elle ne l'était pas objectivement, quoiqu'il n'ait plus été capable d'évaluer la beauté de manière objective passés les premiers jours de leur relation.

Dors Venabili ! Voilà ce qu'il songea lorsqu'il vit son visage calme. Il y avait bien des mondes, bien des secteurs de Trantor où il eût été naturel de l'appeler Dors Seldon, mais cela eût été l'apposer une marque de propriété, or il ne le souhaitait pas, même si la coutume sévissait depuis les brumes lointaines de l'antiquité préimpériale.

Lorsque Dors parla, ce fut d'une voix douce et avec un petit hochement de tête triste qui dérangeait à peine ses boucles soyeuses :

« Je suis au courant, Hari. Mais enfin, qu'est-ce que je vais faire de toi ?

— Un baiser ne serait pas de trop.

— Ma foi, peut-être, mais seulement après que nous aurons quelque peu éclairci cette affaire. Entre. » La porte se referma sur eux. « Tu sais, chéri, que j'ai mes cours et mes recherches. Je continue d'étudier cette sinistre histoire du royaume de Trantor qui, m'as-tu dit, est capitale pour tes propres travaux. Va-t-il falloir que j'y renonce pour me promener avec toi afin de te protéger ? C'est toujours ma mission, tu le sais. Ça l'est même plus que jamais maintenant que tu fais des progrès en psychohistoire.

— Des progrès ? Je le voudrais bien. Mais tu n'as pas besoin de me protéger.

— Crois-tu ? J'ai envoyé Raych au-devant de toi. Après tout, tu étais en retard et je m'inquiétais. Tu me préviens d'habitude quand tu risques d'être retardé. Je suis désolée si cela me donne des airs de chaperon, Hari, mais c'est ce que je suis effectivement.

— Vous est-il venu à l'idée, chaperon Dors, que de temps à autre, j'apprécie d'avoir les coudées franches ?

— Et s'il t'arrive quelque chose, qu'est-ce que je raconterai à Demerzel ?

— Suis-je trop en retard pour le dîner ? As-tu déjà passé commande ?

— Non. Je t'attendais. Et puisque tu es là, presse donc les boutons. Tu es beaucoup plus chicaneuse que moi lorsqu'il s'agit de nourriture. Et ne change pas de sujet.

— Je suppose que Raych t'a dit que j'étais sain et sauf. Alors, pourquoi toutes ces histoires ?

— Quand il t'a retrouvé, tu étais maître de la situation et il est revenu aussitôt ici, mais peu de temps avant toi. Je n'ai eu aucun détail. Dis-moi... Qu'est-ce que tu faisais ? »

Seldon haussa les épaules.

« Il y avait un rassemblement illégal, Dors, et je l'ai dispersé. L'Université aurait risqué des tonnes d'ennuis bien inutiles si je n'étais pas intervenu.

— Était-ce vraiment à toi de le faire ? Hari, tu n'es plus un Esquiveur. Tu es un... »

Il l'interrompit brutalement : « Un vieux ?

— Pour l'Esquive, oui. Tu as quarante ans. Comment te sens-tu ?

— Eh bien... un peu raide.

— Je veux bien le croire. Si tu continues à jouer les jeunes athlètes héliconiens, un de ces jours tu briseras une côte... À présent, raconte-moi un peu.

— Je t'ai dit qu'Amaryl m'avait prévenu des problèmes qui guettaient Demerzel à cause de sa démagogie de Jo-Jo Joranum.

— Jo-Jo. Oui, ça, je sais. Mais qu'est-ce que je ne sais pas ? Que s'est-il passé aujourd'hui ?

— Il y avait une réunion sur l'esplanade de l'Université. Un partisan de Jo-Jo du nom de Namarti s'adressait à l'assemblée...

— Namarti, c'est Gambol Deen Namarti, le bras droit de Joranum.

— Eh bien, tu en sais plus que moi ! Toujours est-il qu'il s'adressait à un groupe important sans aucune autorisation et je crois qu'il espérait plus ou moins déclencher une émeute. Jo-Jo se nourrit de ces désordres et s'il pouvait provoquer la fermeture de l'Université, même temporairement, accuserait Demerzel de priver l'Académie de sa liberté. J'imagine qu'ils lui reprochent tout. Je les ai donc interrompus et les ai renvoyés sans incident.

— Tu as l'air fier de toi.

— Pourquoi pas ? Plutôt pas mal pour un quadragénaire.

— C'est pour cela que tu es intervenu ? Pour mettre à l'épreuve tes quarante ans ? »

Songeur, Seldon commanda le menu du dîner avant de répondre :

« Non. Je ne voulais pas que l'Université subisse d'inutiles ennuis. Et je m'inquiétais pour Demerzel. Je crains que les prétendus dangers cités par Yugo m'aient marqué plus que je ne l'aurais imaginé. C'est stupide, Dors, car je sais fort bien que Demerzel est capable de se débrouiller seul. Mais je ne pouvais l'expliquer à Yugo ou à quiconque d'autre que toi. » Il inspira profondément. « C'est incroyable le plaisir que je ressens à pouvoir enfin t'en parler. Toi, Demerzel et moi sommes les seuls à savoir – du moins, à ma connaissance – que Demerzel est intouchable. »

Dors effleura un contact dans une alvéole du mur et le coin-repas de leur séjour s'illumina d'une douce lumière couleur pêche. Tous deux gagnèrent la table déjà dressée, avec la nappe, les cristaux et les couverts. Alors qu'ils s'asseyaient, le dîner commença d'arriver – l'attente n'était jamais bien longue à cette heure de la soirée – et Seldon l'accueillit négligemment. Il s'était depuis longtemps accoutumé à une position sociale qui leur épargnait de partager les repas du personnel universitaire.

Seldon savoura les assaisonnements qu'ils avaient appris à apprécier lors de leur séjour sur Mycogène – en fait, la seule chose qu'il n'avait pas détestée dans ce secteur étrange, machiste et rétrograde et imprégné par la religion.

— Qu'entends-tu par « intouchable » ? demanda Dors, doucement.

— Voyons, chérie, il sait altérer les émotions, tu ne l'as pas oublié. Si Joranum devenait réellement dangereux, il pourrait » il esquissa un geste vague des deux mains « l'altérer ; l'amener à changer d'avis. »

Dors semblait mal à l'aise et le repas se poursuivit dans un silence inhabituel. Ce n'est qu'après que lorsqu'il fut achevé et les restes – assiettes, couverts, etc. – évacués par la trappe au milieu de la table (qui se referma aussitôt sans un bruit) qu'elle dit :

« Je ne suis pas certaine de vouloir en discuter, Hari, mais je ne peux pas te laisser abuser par ta propre innocence.

— Innocence ? »

Il plissa le front.

« Oui. Nous n'en avons jamais parlé car je ne pensais pas que la question se poserait un jour, mais Demerzel a des défauts. Il n'est pas intouchable, on peut l'atteindre et Joranum est une véritable menace pour lui.

— Parles-tu sérieusement ?

— Bien sûr. Tu ne comprends pas les robots – du moins pas un modèle aussi complexe que Demerzel. Moi, si. »

Il y eut de nouveau un bref silence mais uniquement parce que les pensées sont silencieuses. Celles de Seldon étaient passablement tumultueuses.

Oui, c'était vrai. Son épouse semblait avoir une troublante connaissance des robots. Hari s'était souvent interrogé là-dessus au cours des dernières années qu'il avait fini par renoncer et ranger ses doutes au fond de son esprit. Sans Eto Demerzel – un robot –, il n'aurait jamais connu Dors. Car Dors travaillait pour Demerzel ; c'était Demerzel qui avait « assigné » Dors à Seldon huit ans auparavant avec mission de le protéger durant sa fuite à travers les divers secteurs de Trantor. Même à présent, qu'elle était sa femme, sa secrétaire, sa « meilleure moitié », Hari s'interrogeait encore parfois sur les rapports curieux de Dors avec le robot Demerzel. C'était le seul domaine de la vie de son épouse qui lui semblait étranger, voire interdit. Et cela l'amenait à se poser la plus douloureuse de toutes les questions : était-ce par obéissance pour Demerzel que Dors restait avec Hari ou bien réellement par amour pour lui ? Il voulait croire en ce dernier motif, et pourtant...

Sa vie avec Dors Venabili était certes heureuse, mais à cela, il y avait un prix, une condition d'autant plus contraignante qu'elle avait été instaurée non pas à la suite d'une discussion ou d'un commun accord mais par un agrément mutuel tacite.

Seldon savait qu'il avait trouvé en Dors tout ce qu'il recherchait chez une femme. Certes, ils n'avaient pas d'enfants mais Hari n'avait jamais escompté en avoir ou, pour être sincère, n'en avait pas franchement désiré. Il avait Raych qui, aux yeux de son cœur, était un fils tout autant que s'il avait hérité du génome seldonien – si ce n'est plus.

Le simple fait que Dors l'amênât à réfléchir sur la question rompait l'accord qui leur avait permis de vivre toutes ces années dans le calme et la paix, et il en conçut un ressentiment imperceptible mais grandissant.

Mais il chassa de nouveau ces pensées, ces interrogations. Il avait appris à accepter son rôle de protectrice et continuerait à le faire. Après tout, c'était avec lui qu'elle partageait le logis, la table et le lit, pas avec Eto Demerzel.

La voix de Dors le tira de sa rêverie.

« Je disais : ruminerais-tu, Hari ? »

Il sursauta, car le ton sous-entendait la répétition, et il se rendit compte qu'il s'était progressivement isolé dans ses pensées.

« Excuse-moi, ma chérie. Non, je ne ruminais pas – pas délibérément. Je me demandais juste comment je devais réagir à ta remarque.

— Au sujet des robots ? »

Le mot ne semblait pas la troubler.

« Tu disais que je n'en savais pas autant que toi à leur sujet. Comment dois-je réagir à cela ? » Dors marqua un temps, puis ajouta bien vite (conscient de prendre un risque) : « Je veux dire, sans me vexer.

— Je n'ai pas dit que tu n'y connaissais rien en robots. Si tu me cites, fais-le avec exactitude. J'ai dit que tu ne comprenais pas tout sur les robots. Je suis sûre que tu connais bien des choses sur la question, peut-être même plus que moi, mais savoir n'est pas nécessairement comprendre.

— À présent, voilà que tu manies le paradoxe alors que tu sais que ça m'agace. Un paradoxe jaillit d'une ambiguïté trompeuse par mégarde ou à dessein. Je n'aime pas les paradoxes dans la science et je ne les aime pas plus dans la conversation de tous les jours, sauf dans un but humoristique, ce qui me semble pas être le cas en l'occurrence. »

Dors rit, de son rire particulier, très doux, presque comme si l'amusement était bien trop précieux.

pour être répandu à tous les vents.

« ~~Quand quelque chose t'agace, tu deviens pompeux et tu es toujours drôle lorsque tu es pompeux.~~ Malgré tout, je vais m'expliquer. Loin de moi l'intention de t'agacer. »

Elle s'avança pour lui tapoter la main et Seldon découvrit, avec quelque surprise (et non sans un certain embarras), qu'il avait serré le poing sur la table.

« Tu parles beaucoup de psychohistoire, reprit Dors. Avec moi. Tu t'en rends compte ? »

Seldon se racla la gorge.

« Je m'en remets entièrement à toi, du moins dans ce domaine. Le projet est secret par sa nature même. La psychohistoire ne peut fonctionner que si les individus qu'elle affecte en ignorent tout. Aussi ne puis-je en parler qu'à vous deux, Yugo et toi. Pour Yugo, tout se ramène à l'intuition. Il est brillant, mais il a une telle tendance à foncer dans l'inconnu que je dois en permanence jouer les rabat-joie pour le retenir. Mais j'ai mes idées folles, moi aussi, et cela m'aide parfois de les énoncer tout haut » il sourit « même si j'ai l'impression que tu ne saisis pas un mot de ce que je raconte.

— Je sais que je suis ta caisse de résonance et cela ne me gêne pas. Vraiment pas, Hari, alors n'commence pas à prendre de secrètes résolutions pour changer ton comportement. Bien sûr que je ne comprends rien à tes mathématiques. Je ne suis qu'une historienne, et même pas une historienne de sciences. L'influence des changements économiques sur l'évolution politique, voilà ce à quoi j'consacre mon temps pour l'instant...

— Je suis ta caisse de résonance en cette matière, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. J'aurai grand besoin de tes connaissances pour la psychohistoire le moment venu, aussi je soupçonne que ton aide me sera alors indispensable.

— Bien ! Maintenant que nous avons défini pourquoi tu restais avec moi – je savais bien que ce n'aurait pas pu être pour ma beauté éthérée –, laisse-moi continuer à t'expliquer que parfois, quand ton exposé s'éloigne du strict aspect mathématique, il me semble saisir ton idée générale. Tu m'as plus d'une fois expliqué ce que tu appelles l'exigence du minimalisme. Je crois avoir compris. Par cette expression, tu entends...

— Je sais ce que j'entends. »

Dors prit un air blessé.

« Moins de condescendance, Hari, s'il te plaît. Je n'essaye pas de te l'expliquer. Je cherche à m'expliquer à moi-même. Tu dis que tu es ma caisse de résonance, alors, comporte-toi comme tel. Chacun son tour, c'est équitable, n'est-ce pas ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient mais si c'est pour m'accuser de condescendance quand je fais une simple...

— Ça suffit ! Tais-toi ! Tu m'as dit que ce minimalisme était de la plus extrême importance en psychohistoire appliquée ; tout l'art est d'essayer de transformer un développement indésirable en un autre, sinon désiré, en tout cas moins indésirable. Tu as démontré qu'il convenait d'opérer une modification la plus infime, la plus minime possible...

— Oui, s'empressa de confirmer Seldon, c'est parce que...

— Non, non, Hari. C'est moi qui essaye d'expliquer. Nous savons l'un et l'autre que toi, tu n'as pas compris. On doit appliquer le minimalisme parce que tout changement, quel qu'il soit, entraîne une myriade d'effets secondaires pas toujours opportuns. Si le changement est trop brutal et ces effets trop nombreux, il devient alors certain que l'issue s'éloignera des plans initiaux au point d'être entièrement imprévisible.

— Exact, dit Seldon. C'est l'essence de la théorie du chaos. Le problème est de savoir s'il existe une modification assez minime pour que ses conséquences soient raisonnablement prévisibles ou non. L'histoire humaine est inévitablement, inéluctablement, chaotique sous tous ses aspects. C'est cela qui, au début, m'a conduit à penser que la psychohistoire n'était pas...

— Je sais, mais tu ne me laisses pas terminer. La question n'est pas de savoir s'il existe un changement suffisamment minimal mais de savoir si tout changement supérieur au minimum conduit nécessairement au chaos. Le minimum requis peut être égal à zéro, or si ce n'est pas le cas, il reste de toute manière très petit. Trouver un changement assez petit quoique significativement différent de zéro risque de se révéler un problème d'envergure. Voilà, je suppose, ce que tu entends par nécessité de minimalisme.

— Plus ou moins. Bien sûr, comme toujours, le problème s'exprime de manière plus compacte et plus rigoureuse dans le langage mathématique. Vois-tu...

— Épargne-le-moi. Puisque tu connais ce principe concernant la psychohistoire, Hari, tu devras savoir qu'il s'applique également à Demerzel. Tu détiens le savoir mais pas la compréhension, car tu ne t'es apparemment pas venu à l'esprit d'appliquer les règles de la psychohistoire aux Lois de la Robotique. » À quoi Seldon répondit d'une voix faible : « Cette fois, je ne vois vraiment pas où tu veux en venir.

— Le minimalisme est également une exigence pour lui, Hari. D'après la Première Loi de la Robotique, un robot ne peut nuire à un être humain. C'est la règle principale pour le robot ordinaire mais Demerzel n'a rien d'un robot ordinaire. Pour lui, la Loi Zéro est une réalité qui prend le pas sur la Première Loi. La Loi Zéro dit qu'un robot ne peut nuire à l'humanité dans son ensemble. Mais ce n'est pas ce qui soumet Demerzel à la même contrainte que tu connais dès que tu abordes la psychohistoire. Est-ce que tu vois ?

— Je commence.

— Je l'espère. Si Demerzel a la capacité de changer les esprits, il doit le faire sans induire d'effets secondaires indésirables et puisqu'il est le Premier ministre de l'Empereur, lesdits effets secondaires sont passablement nombreux.

— Et l'application au cas présent ?

— Réfléchis un peu ! Tu ne peux révéler à personne – moi exceptée, bien sûr – que Demerzel est un robot, car il a fait en sorte de t'en empêcher. Mais à quel degré d'influence t'a-t-il soumis ? Veux-tu révéler aux gens que c'est un robot ? Veux-tu ruiner son efficacité alors que tu dépends de lui pour ta protection, pour l'attribution de tes subventions, pour l'influence qu'il exerce discrètement en ta faveur ? Évidemment pas. Le changement qu'il doit opérer est donc extrêmement infime, juste suffisant pour t'empêcher de lâcher le morceau dans un moment d'excitation ou d'étourderie. Un changement si imperceptible qu'il n'aura pas d'effet secondaire décelable. Voilà comment Demerzel essaye de diriger l'Empire, d'une manière générale.

— Et pour Joranum ?

— Son cas est à l'évidence complètement différent du tien. Quelles que soient ses raisons, il est farouchement opposé à Demerzel. Sans aucun doute, ce dernier pourrait y remédier, mais ce serait au prix d'altérations considérables du caractère de Joranum, ce qui induirait des résultats que Demerzel n'est pas à même de prévoir. Plutôt que prendre le risque de toucher à Joranum et de produire des effets secondaires nuisibles à des tiers et, peut-être, à l'ensemble de l'humanité, il doit le laisser tranquille jusqu'à ce qu'il ait trouvé un changement assez minime pour sauver la situation sans risque. C'est pourquoi Yugo a raison : Demerzel est vulnérable. »

Seldon avait écouté mais il ne réagit pas. Il semblait abîmé dans ses pensées. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il ne réponde :

« Si Demerzel ne peut rien faire, alors c'est à moi d'agir.

— S'il est impuissant, que peux-tu, toi ?

— Le cas est différent. Je ne suis pas lié par les Lois de la Robotique. Je n'ai pas à me polariser sur le minimalisme. Pour commencer, il faut que je voie Demerzel. »

Dors parut légèrement inquiète.

« Est-ce indispensable ? Il serait certainement malvenu de dévoiler un rapport entre vous deux.

— ~~Au point où nous en sommes, on ne peut plus se voiler la face ou faire comme s'il n'y avait pas~~
de rapport. Naturellement, je ne vais pas m'y rendre en fanfare et annoncer l'entrevue à l'holovision
mais il faut que je le voie. »

Seldon se surprit à pester devant le temps qui passe. Huit années plus tôt, quand il était arrivé s Trantor, rien n'entravait son action. Tout ce qu'il avait à perdre, c'était une chambre d'hôtel, quelques affaires et il pouvait sillonner à loisir les différents secteurs de Trantor.

Aujourd'hui, il se retrouvait coincé par des réunions de département, des décisions à prendre, o travail à accomplir. Il n'était pas si facile de s'éclipser pour aller voir Demerzel, d'autant qu'il ava lui aussi, un emploi du temps surchargé. Il n'était pas si évident de trouver une plage commune où i pourraient se rencontrer.

Pas plus que de voir Dors le regarder en hochant la tête.

« Je ne sais pas ce que tu as l'intention de faire, Hari. »

À quoi il répondit avec impatience :

« Je n'en sais rien non plus, Dors. J'espère le découvrir quand je verrai Demerzel.

— Ton devoir premier est à l'égard de la psychohistoire. C'est ce qu'il te dira.

— C'est possible. On verra bien. »

Quand, enfin, il finit par trouver une heure pour rencontrer le Premier ministre, huit jours pl tard, il reçut un message qui s'inscrivit sur l'écran mural de son bureau universitaire, dans une graph légèrement archaïque. Et pour ne pas déparer, la teneur même du message était plus que légèrme archaïque : « Je sollicite une audience avec le Professeur Seldon. »

Seldon fixa le message, ahuri. Même avec l'Empereur, on n'employait plus ce genre de tournu datant de plusieurs siècles.

La signature dérogeait également aux strictes conventions de clarté. Elle se développait e arabesques qui, tout en restant parfaitement lisibles, lui donnaient cette touche de désinvolture q marque la patte d'un maître. Le paraphe était celui de Laskin Joranum. C'était Jo-Jo en personne q sollicitait une audience !

Seldon se prit à rire. Le choix des termes était limpide, comme celui de l'écriture. Ils faisaie d'une simple requête un appât propre à exciter la curiosité. Seldon n'avait pas spécialement envie e rencontrer le bonhomme – du moins, ne l'aurait-il pas eue en temps ordinaire. Mais que recouvra l'archaïsme de l'expression et de la calligraphie ? Il brûlait de le découvrir.

Il laissa son secrétaire fixer les modalités du rendez-vous. Il aurait lieu au bureau, certainement pas à son domicile. Une conversation professionnelle, rien d'amical.

Et elle se déroulerait avant la rencontre prévue avec Demerzel.

« Cela ne me surprend pas, Hari, fit Dors. Tu as blessé deux de ses partisans, dont l'un est son br droit ; tu as perturbé une de ses petites réunions et tu l'as fait passer, par le biais de l'un de s représentants, pour un idiot. Il veut t'évaluer de visu et je pense que je ferais mieux e t'accompagner. »

Seldon hocha la tête.

« Je prendrai Raych. Il connaît tous les trucs aussi bien que moi, et il a toute la force et la vige de ses vingt ans. Même si je suis sûr que je n'aurai pas besoin de protection.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Joranum vient me voir dans l'enceinte de l'Université. Il y aura quantité de jeunes gens dans l parages. Je ne suis pas précisément impopulaire auprès des étudiants et je soupçonne Joranum d'êtr le genre d'individu qui connaît son métier. Il me sait en sécurité sur mon territoire. Je suis certa qu'il se montrera parfaitement poli et amical.

— Hummph, fit Dors avec une légère moue.

— Et tout à fait meurtrier », acheva Seldon.

Hari Seldon garda un visage impassible en inclinant la tête juste assez pour suggérer un minimum de courtoisie. Il avait pris la peine d'examiner plusieurs hologrammes de Joranum mais, comme arrive souvent, le modèle réel, pris sur le vif, réagissant constamment au gré des conditions changeantes, ne ressemble pas tout à fait à son hologramme, quel que soit le soin pris à le fabriquer. « Peut-être, se dit Seldon, est-ce la réaction du spectateur devant le "modèle réel" qui fait toute la différence. »

Joranum était un homme de grande taille – aussi grand que Seldon, en tout cas, mais plus large. Ce n'était pas dû à sa musculature, car il donnait une impression de mollesse, sans vraiment être gras. Un visage arrondi, une épaisse toison de cheveux blonds tirant plus sur le sable que sur le blond paille, des yeux bleu ciel. Il était vêtu d'une combinaison de couleur terne et son visage arborait un demi-sourire faussement amical tout en laissant clairement entendre que ce n'était qu'une illusion.

« Professeur Seldon... » La voix était profonde et parfaitement maîtrisée, une voix d'orateur. « Je suis ravi de faire votre connaissance. C'est aimable à vous d'accepter cette rencontre. J'espère que vous ne vous formaliserez pas de la présence de mon compagnon, bien que je ne vous en aie pas informé au préalable. C'est mon bras droit, il s'appelle Gambol Deen Namarti – trois noms, vous le remarquerez. Je crois savoir que vous l'avez déjà vu.

— Effectivement. Je me souviens fort bien de l'incident. »

Seldon lorgna Namarti avec un regard légèrement sardonique. Lors de leur précédente rencontre, Namarti s'exprimait sur l'Esplanade de l'Université. À présent, Seldon l'examinait avec soin. Namarti était de taille moyenne, avec un visage étroit, un teint blafard, des cheveux bruns, la bouche large. Il n'arborait pas le demi-sourire de Joranum, son expression ne reflétait rien d'autre qu'une prudence un peu lasse.

« Mon ami le docteur Namarti – il est diplômé de littérature antique – est venu à sa demande », précisa Joranum et son demi-sourire s'intensifia légèrement, « pour vous présenter ses excuses. »

Joranum jeta un bref coup d'œil sur Namarti. Celui-ci, après un imperceptible pincement des lèvres, émit d'une voix sans timbre :

« Je suis désolé, Professeur, pour ce qui s'est produit sur l'Esplanade. Je n'étais pas parfaitement au courant des règles qui régissent les rassemblements sur le domaine universitaire et je me suis un peu laissé emporter par mon enthousiasme.

— C'est bien compréhensible, intervint Joranum. De même qu'il n'était pas réellement au fait de votre identité. Je pense que nous pourrions tous oublier cet incident.

— Je vous assure, messieurs, répondit Seldon, que je n'ai aucun désir de le garder en mémoire. Mais voici mon fils, Raych Seldon. Vous pouvez constater que je suis également venu accompagné. »

Raych s'était laissé pousser une épaisse moustache brune, marque de virilité chez les Dahlites. Il n'en avait pas la première fois qu'il avait rencontré Seldon, huit ans plus tôt, alors qu'il était encore un gosse des rues, crevant la faim et vêtu de haillons. Il était de petite taille mais mince et souple, et arborait cette expression hautaine qui lui permettait d'ajouter les quelques centimètres subjectifs qui manquaient à sa taille réelle.

« Bonjour, jeune homme, dit Joranum.

— Bonjour, monsieur, dit Raych.

— Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie, dit Seldon. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ou à manger ? »

Joranum éleva la main en signe de refus poli.

« Non, merci. Ce n'est pas une visite d'amitié. » Il s'installa dans le siège qu'on lui indiqua.

« Même si j'espère que nous aurons d'autres occasions de nous rencontrer.

— S'il faut parler affaires, commençons.

— Lorsque j'ai appris, Professeur Seldon, le petit incident que vous avez si cordialement accepté d'oublier, je me suis demandé pourquoi vous aviez pris le risque de faire ce que vous avez fait. C'était bien un risque, vous devez l'admettre.

— Ce n'était pas mon opinion, à vrai dire.

— Mais c'est la mienne. J'ai donc pris la liberté d'effectuer une enquête approfondie sur vous, Professeur Seldon. Vous êtes un homme intéressant. Originaire d'Hélicon, ai-je découvert.

— Oui, c'est là que je suis né. Les archives sont sans ambiguïté.

— Et vous résidez sur Trantor depuis huit ans.

— C'est également de notoriété publique.

— Vous vous êtes immédiatement rendu fort célèbre en publiant un article de mathématiques sur... comment dites-vous déjà ? la psychohistoire ? »

Seldon secoua imperceptiblement la tête. Combien de fois avait-il regretté cette indiscretion. Bien sûr, il ne se doutait pas à l'époque que c'en était une. Il répondit :

« L'enthousiasme de la jeunesse. Cela ne déboucha sur rien.

— Est-ce possible ? » Joranum parcourut la pièce du regard avec une surprise ravie. « Et pourtant vous voilà ici, à la tête du Département de Mathématiques de l'une des plus grandes universités de Trantor, alors que vous n'avez que quarante ans. J'en ai quarante-deux, aussi je ne vous considère pas du tout comme un homme âgé. Vous devez être un mathématicien fort compétent pour avoir acquis ce statut. »

Seldon haussa les épaules.

« Je ne me permettrais pas d'émettre un jugement en la matière.

— Alors vous devez avoir des amis puissants.

— Nous aimerions tous en avoir, monsieur Joranum, mais les professeurs d'université ont rarement des amis puissants et même, comme j'ai parfois tendance à le penser, des amis tout court. »

Il sourit. Joranum l'imita.

« Ne qualifieriez-vous pas l'Empereur d'ami puissant, Professeur Seldon ?

— Sans nul doute, mais quel rapport avec moi ?

— J'ai comme l'impression que l'Empereur est de vos amis.

— Je suis certain que les archives vous révéleront, monsieur Joranum, que Sa Majesté impériale m'a accordé une audience il y a huit ans. Elle a duré environ une heure, voire moins, et je n'ai relevé aucun signe de grande amitié chez cet homme à l'époque. Je ne lui ai plus adressé la parole depuis, ne l'ai même pas revu, excepté à l'holovision, bien sûr.

— Mais, Professeur, il n'est pas nécessaire de voir l'Empereur ou de lui parler pour avoir en lui un ami puissant. Il suffit de voir ou de parler à Eto Demerzel, son Premier ministre. Demerzel est votre protecteur, en conséquence, nous en déduisons que l'Empereur l'est aussi.

— Avez-vous retrouvé trace de cette prétendue protection du Premier ministre quelque part dans les archives ? Ou de quoi que ce soit vous autorisant à faire une telle déduction ?

— Pourquoi fouiller les archives quand il est de notoriété publique qu'il existe des relations entre vous. Vous le savez et je le sais. Considérons la chose comme admise et poursuivons. Et, s'il vous plaît... » Il leva la main. « Ne vous fatiguez pas à m'opposer un démenti sincère. Ce serait une perte de temps.

— À vrai dire, je m'apprêtais à vous demander pourquoi vous estimez qu'il voudrait me protéger. Dans quel but ?

— Professeur ! Cherchez-vous à me blesser en faisant semblant de me prendre pour un monstre ou une candeur ? J'ai évoqué votre psychohistoire ; voilà ce que désire Demerzel.

— Je vous ai dit qu'il s'agissait d'une indiscretion de jeunesse qui n'a jamais débouché sur rien.

— Vos paroles n'engagent que vous, Professeur. Je ne suis pas forcé de croire tout ce que vous m'racontez. Allons, jouons franc-jeu. J'ai lu votre article et j'ai essayé de le comprendre avec l'aide de mathématiciens de mon entourage. Ils m'ont dit que c'était un rêve délirant, et qu'il était tout à fait impossible...

— Je suis parfaitement d'accord avec eux.

— Mais j'ai le pressentiment que Demerzel attend sa mise au point pour l'appliquer. Et s'il peut attendre, moi aussi. Il serait plus utile pour vous, Professeur Seldon, que ce soit moi qui attende.

— Pourquoi donc ?

— Parce que Demerzel ne va pas tenir encore bien longtemps à son poste. L'opinion publique se retourne peu à peu contre lui. Il est bien possible que lorsque l'Empereur se lassera d'un Premier ministre impopulaire qui menace d'entraîner le trône dans sa chute, il lui trouve un remplaçant. Il pourrait même que ce soit sur votre humble serviteur que se reporte le choix de l'Empereur. Vous n'aurez pas moins besoin d'un protecteur, de quelqu'un susceptible de veiller à ce que vos travaux se déroulent en paix et avec tous les fonds nécessaires pour répondre à vos besoins en personnel et en équipements.

— Et vous seriez ce protecteur ?

— Bien sûr, pour la même raison que Demerzel. Je veux une technique psychohistorique qui fonctionne pour me permettre de diriger l'Empire avec plus d'efficacité. »

Seldon hocha pensivement la tête, attendit quelques instants, reprit :

« Dans ce cas, monsieur Joranum, pourquoi m'en préoccuperais-je ? Je ne suis qu'un pauvre lettré qui mène une existence sans histoire tout en se livrant à de bien lointaines spéculations pédagogiques et mathématiques. Vous dites que Demerzel est mon protecteur actuel et que vous serez mon futur protecteur. Rien ne m'empêche de continuer à vaquer tranquillement à mes occupations. Vous pouvez bien en découdre, le Premier ministre et vous. Quel que soit le vainqueur, j'aurai toujours un protecteur – à vous en croire, du moins. »

Le sourire figé de Joranum s'effaça quelque peu. À ses côtés, Namarti tourna son visage austère vers Joranum et fit mine de lui dire quelque chose, mais ce dernier agita discrètement la main. Namarti toussota, s'abstenant de parler.

Joranum reprit :

« Professeur Seldon, êtes-vous patriote ?

— Ma foi, bien sûr. L'Empire a procuré à l'humanité des millénaires de paix – presque généralisés – en tout cas – et il a encouragé un progrès constant.

— Certes, mais le rythme s'est ralenti au cours des deux derniers siècles. »

Seldon haussa les épaules.

« Je n'ai pas étudié la question en détail.

— Inutile. Vous savez que, politiquement, les deux derniers siècles ont été une période agitée. Les règnes des Empereurs ont été brefs et l'assassinat les a parfois encore raccourcis...

— La simple mention de ce fait, remarqua Seldon, s'apparente à la trahison. J'aimerais mieux que vous vous absteniez de...

— Vous voyez bien à quel point vous êtes inquiet, fit Joranum en se carrant dans son siège. L'Empire se décompose. J'aimerais pouvoir le dire ouvertement. Si j'ai des partisans, c'est parce qu'ils n'en sont que trop conscients. Nous avons besoin de quelqu'un à la droite de l'Empereur capable de contrôler l'Empire, de mater les tendances rebelles qui émergent un peu partout, d'offrir aux forces armées le chef qu'elles réclament naturellement, de guider et diriger l'économie... »

Seldon l'arrêta d'un geste impatient du bras.

« Et vous êtes cet homme providentiel, c'est cela ?

— J’y compte bien. La tâche ne sera pas facile et je doute que les volontaires se bousculent, à just titre. ~~Mais il ne fait aucun doute que Demerzel en est incapable. Sous sa direction, le déclin de l’Empire s’accélère jusqu’à l’effondrement total.~~

— Mais vous, vous pouvez l’arrêter ?

— Oui, Professeur Seldon. Grâce à la psychohistoire.

— Peut-être Demerzel pourrait-il lui aussi inverser le cours des choses grâce à la psychohistoire si la psychohistoire existait.

— Elle existe, répondit calmement Joranum. Cessons de prétendre le contraire. Mais son existence ne sauvera pas Demerzel. La psychohistoire n’est qu’un outil. Elle exige un cerveau pour comprendre le fonctionnement et un bras pour le manier.

— Et vous avez les deux, je suppose ?

— Oui. Je connais mes qualités personnelles. Ce que je veux, c’est la psychohistoire. »

Seldon hocha la tête.

« Vous pouvez la vouloir autant qu’il vous plaira. Moi, je ne l’ai pas.

— Si, vous l’avez. Je refuse de discuter cette question. » Joranum se pencha vers Seldon comme s’il désirait que sa voix s’insinue directement dans son conduit auditif plutôt que de laisser simplement les ondes sonores la porter jusqu’à lui.

« Vous vous dites patriote. Il faut que je remplace Demerzel pour éviter la destruction de l’Empire. Toutefois, la façon dont s’opérera le remplacement pourrait en soi lui porter un coup fatal. Je ne le souhaite pas. C’est à vous de me conseiller sur le meilleur moyen de parvenir à mes fins avec douceur, subtilement, sans heurts ni dommages pour le bien de l’Empire.

— Je ne le puis. Vous me prêtez des savoirs que je ne détiens pas. J’aimerais vous aider mais j’en suis incapable. »

Joranum se leva brusquement.

« Eh bien, vous connaissez mon dessein et ce que je désire de vous. Réfléchissez-y. Je vous demande également de réfléchir à l’Empire. Vous pouvez estimer rester fidèle à Demerzel, spoliateur de millions de planètes de l’humanité. Prenez garde. Vous risquez ainsi d’ébranler les fondations mêmes de l’Empire. Je vous demande de m’aider au nom des quadrillions d’êtres humains qui habitent la Galaxie. Songez à l’Empire. »

Sa voix n’était plus qu’un murmure puissant et menaçant. Seldon se surprit presque à trembler.

« Je ne cesserai jamais de songer à l’Empire.

— C’est tout ce que je vous demande pour l’instant, répondit Joranum. Merci d’avoir consenti à me recevoir. »

Seldon le regarda s’en aller avec son compagnon, tandis que les portes du bureau coulissaient sans bruit et que les deux hommes sortaient à grands pas.

Il fronça les sourcils. Quelque chose le tracassait et il n’était pas sûr de savoir quoi.

- [download A Curse on the Mountain](#)
- [click Libra pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [click Fundamentals of Kinematics and Dynamics of Machines and Mechanisms online](#)
- [Anna's Return \(Pleasant Valley Series, Book 3\) for free](#)
- [download online Pro PowerShell for Database Developers pdf](#)

- <http://www.freightunlocked.co.uk/lib/Coraline--10th-Anniversary-Edition-.pdf>
- <http://omarnajmi.com/library/Libra.pdf>
- <http://honareavalmusic.com/?books/Fundamentals-of-Kinematics-and-Dynamics-of-Machines-and-Mechanisms.pdf>
- <http://www.satilik-kopek.com/library/Anna-s-Return--Pleasant-Valley-Series--Book-3-.pdf>
- <http://thewun.org/?library/A-Frozen-Hell--The-Russo-Finnish-Winter-War-of-1939-1940.pdf>